

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 96 (1993)

**Buchbesprechung:** Petite chronique littéraire

**Autor:** Steullet, Anne-Marie / Jeanbourquin, Maxime

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 18.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# Petite chronique littéraire

par Anne-Marie Steullet et Maxime Jeanbourquin

*La Petite chronique littéraire figure à nouveau dans les Actes. Si un certain retard a été pris en la matière, on va s'efforcer de le combler au mieux dorénavant. Les amateurs de littérature y seront certainement sensibles.*

## ALLÉES ET VENUES

de Bernard Comment

En deux ans, Bernard Comment a entamé un parcours littéraire aussi étonnant que fabuleux avec trois publications majeures. Après la parution d'un premier roman, *L'Ombre de mémoire*, il a publié un essai remarquable sur Roland Barthes et sa conception de l'écriture, *Roland Barthes, vers le neutre*. Dans cet ouvrage de 300 pages, Bernard Comment convie à un parcours initiatique le lecteur interrogé par la finalité de l'écriture. D'une approche assez difficile pour le grand public, ce livre accroche en revanche les amateurs de littérature, les artistes et aussi tous ceux qui croient en une philosophie des arts.

Presque en même temps, l'auteur, naguère professeur à Pise, aujourd'hui établi à Paris, publie un recueil de nouvelles, *Allées et venues*. On est tenté d'affirmer qu'il faut parcourir les deux premières de ces nouvelles pour apprivoiser le style particulier choisi par Bernard Comment dans ces récits – absence de paragraphes et usage inhabituel de la ponctuation. L'abord un peu difficile de cette œuvre s'estompe à mesure que le lecteur s'imprègne de la réalité des protagonistes qui lui ressemblent intimement. Ces *Allées et venues* n'ont rien du vagabondage amusant dont certains auteurs tissent la trame de leurs romans-feuilletons. Elles sont plutôt la quête d'une issue hors de l'ennui au quotidien ou la recherche d'un équilibre intérieur perdu. Ces cheminements, déroulés parfois à vive allure dans la liberté d'une langue tout à la fois délurée et maîtrisée, s'inscrivent au gré de circonstances bien choisies que peuvent être l'exil, la maladie, ou souvent, la relation au noyau familial traditionnel.

Parmi ces douze nouvelles, nous avons particulièrement aimé *La Conférence* qui voit l'auteur y impliquer son sens et son goût de l'écriture à tel point que le livre lu, nous nous sommes tout de suite remis à



lire *Roland Barthes, vers le neutre*. Qui aurait cru que ces *Allées et venues* courraient jusque-là? (mj)

#### NOTES:

COMMENT, B.: *Roland Barthes, vers le neutre*, Nouvelles, Christian Bourgois, 1991.

COMMENT, B.: *Allées et venues*, Essai, Christian Bourgois, 1992.

## POUR MÉMOIRE

*de Jean-Pierre Monnier*

*Lire, pour la plupart, c'est aller au plus pressé, parcourir d'un œil qui court, s'informer sans délai, comprendre aussitôt et le plus souvent, il s'agit de faits rapportés hâtivement, à la manière d'un journaliste de série. Pourtant, quand on s'étonne d'avoir à relire une phrase, et, l'ayant relue, d'avoir à s'accorder un suspens dans le cours de sa lecture, c'est quand l'écrivain a pris le pas sur le chroniqueur et que se sont ouverts des champs de conscience inattendus, au-delà de l'information et de signes cursifs. (Pour mémoire, page 67).*

Qu'on excuse la longueur de cette citation ressentie comme essentielle. En elle tient l'un des volets du remarquable diptyque mis en œuvre par Jean-Pierre Monnier pour consacrer la vérité de l'écriture comme art majeur.

Prenant à maintes reprises le chemin pour symbole du parcours vers la rencontre, l'écrivain jurassien, aujourd'hui septuagénaire, guide le lecteur – celui qui achève de donner vie aux pages que l'auteur crée – dans les voies tracées en quarante ans d'écriture. L'osmose de Monnier et de son écriture est si parfaite que la relation de l'homme à son art prend d'emblée le pas sur les faits et les anecdotes, plaçant le lecteur complice devant la finalité de la littérature: un échange, une communication vitale sur le sens de la vie dans laquelle le style et la tonalité des mots traduit le relief des sentiments et de la pensée. Jean-Pierre Monnier jette alors sans ambiguïté les ponts vers d'autres arts nés des mêmes fins, la musique par exemple:

*La musique, Bach et Mozart. La poésie, de Racine à Jaccottet... j'écoute, je lis de même. Il n'y a guère pour moi de meilleure occasion de reconnaître, et par conséquent de me reconnaître. L'enchaînement des sons, celui des mots, mais aussi, et plus encore, la justesse de la phrase ou de la voix qui touche aussitôt, c'est là comme une grâce qui m'est faite... (pp. 84-85).*



Ces voies profondes de l'art d'écrire croisent inévitablement le vécu réel de l'auteur évoqué avec discrétion, toute distance réservée avec le médiatique ou le mondain. On lit avec intérêt l'attachement de Monnier à sa terre jurassienne dont son œuvre est empreinte, mais sans ce déterminisme facile que l'auteur tient à écarter avec certitude. Monnier ne tait pas sa sensibilité par rapport à la Question jurassienne, même s'il a choisi de ne pas impliquer son art dans la défense d'une identité qu'il tient pour essentielle...

Enfin, autre aspect important de ce dernier ouvrage de Jean-Pierre Monnier, il est aussi un témoignage modeste de gratitude envers tous ceux qui ont favorisé et permettent encore l'éclosion des lettres en Romandie, des éditeurs des Portes de France à Bertil Galland, des Mermoud et Mermoud au jeune encore Bernard Campiche qui publie ce beau livre dont la lecture est pour nous un plaisir... (mj)

NOTE:

MONNIER, J.-P.: *Pour mémoire*, Yvonnand, B. Campiche, 1992.

## LES OBJETS DE CÉCILE BROKERHOF

*de Rose-Marie Pagnard*

Insignifiants, les objets. Gadgets, bibelots... Mais survient la finesse d'une plume, la vérité de l'écriture et du regard, pour qu'ils prennent vie dans un roman et animent les interrogations sur l'essentiel.

Rose-Marie Pagnard conduit ainsi un roman, nourri de la quête de vérité intérieure dans le cheminement sentimental de ses personnages, Ludwig Olsen et Cécile Brokerhof. La trame de cet ouvrage bien réussi est double et rend agréable la lecture aussi bien au grand public pressé qu'à celui qui se délecte du sens profond des mots et qui s'épanouit en appréciant la beauté du style. Les plus pressés parcourront allègrement la destinée de Cécile et de Ludwig dont nous taisons à dessein le dénouement. Les autres, ceux que les belles-lettres réjouissent, prendront le temps de s'arrêter en parcours, de relire les plus belles phrases; ils découvriront sous la tessiture des mots les couleurs des objets de Cécile et les inquiétudes de Ludwig; ils rencontreront deux artistes confrontés sur le sens de leur vie offert en partage dans la création artistique, témoin véritable de la différence dont leur amour a toutes les chances de s'enrichir.

Rose-Marie Pagnard signe ainsi un quatrième livre qui prolonge et exalte les valeurs déjà révélées dans les précédents ouvrages. Avec



l'illustration du sens de la vérité artistique pour toile de fond, l'écrivain des Breuleux maintient un chemin bien personnel dans lequel nous nous plaisons à la rencontrer. Dans ce contexte original, son écriture échappe au cadre étriqué du régionalisme dans lequel les médias culturels enferment parfois nos auteurs... (mj)

NOTE:

PAGNARD, R.-M.: *Les objets de Cécile Brokerhof*, Roman, Lausanne, Ed. de l'Aire, 1992.

## DU SANG À LA UNE

de Bernadette Richard

Originaire du Plateau de Diesse, neuchâteloise des Montagnes, vivant et travaillant dans le Jura, écrivant par intermittence au Tessin, mais écrivant tout le temps, Bernadette Richard court le monde. Elle se fixe ici, s'en va, revient, la tête pleine de vie, d'expériences, d'explorations, d'observations, le cœur en alerte, la plume rapide.

Après deux romans, *Quelque part... une femme* et *La Femme déserte*, (Lausanne, Favre), Bernadette Richard a publié deux recueils de nouvelles, *Le Pays qui n'existe pas* (Saint-Imier, Canevas) et *Du Sang à la une* (Moutier, La Prévôté). Ses romans, largement autobiographiques – une jeunesse «crachée» sur le papier – laissent aujourd'hui le champ libre à une forme littéraire plus pure: la gangue des souvenirs douloureux ayant sauté, l'écrivain embrasse avec plus de recul les grandes préoccupations humaines que sont la vie, la liberté, le destin, l'amour, la souffrance, la mort.

Son récent recueil intitulé *Du Sang à la une* contient vingt nouvelles illustrées par Francine Mury; la première porte le titre du livre et commence ainsi:

*Richard, c'était son nom.*

*Profession, tueur. Le mouton principalement. Parfois la chèvre, exceptionnellement le cochon. Le chien de la maison, quand il avait été vieux et malade. Les portées de chatons jugées inutiles.*

On pourrait croire que tout est aussi noir dans la vie de Richard. Pardon! Il cultive aussi son coin de paradis:

*La nuit, réfugié dans ses rêves, l'envie le tenaillait, le stylo, le papier, comme avant. Il prenait alors la flûte ramenée de là-bas et conversait avec la chouette qui nichait tout près. Sa manière à lui de guérir un moment.*

La dualité des êtres fascine Bernadette Richard. En quelques lignes, elle a l'art de décrire un personnage, d'évoquer son passé, quelque



mystère. Toujours lourd, le passé dont les restes vous tiennent prisonnier, toujours insolite, l'histoire de l'homme qui veut échapper à sa condition, et peut-être exorciser la mort...

L'écriture colorée, concise, puissante porte allègrement une réflexion en profondeur. (ams)

NOTE:

RICHARD, B.: *Du Sang à la une*, Moutier, Ed. de La Prévôté, 1991.

## LE SAC À PUCES

*d'Alice Heinzelmänn*

Alice Heinzmann, de Reconvilier, conserve des tas de papiers dans ses tiroirs, papiers noircis d'une encre vive, éclectique, pleine d'humour. Il a fallu que l'éditeur Maurice Born use de toute sa force persuasive pour que notre auteur se décide à publier ses «puces». Ses puces sont des mots, qui piquent parfois, enfermés soigneusement dans un sac... Les voici libérés.

Le livre annonce sans prétention qu'il s'agit d'histoires. Alice Heinzelmänn raconte, partant d'un fait en soi banal; elle échafaude des bribes de vie, des zestes d'imagination, un rien de morale, figole son texte qui, mine de passer son chemin littéraire, vous conduit à réfléchir. Ainsi, vous saurez que porter atteinte à la nature est criminel, ou que les touristes sont des crabes.

Le lecteur lit, ne lâche pas une minute ces vingt-quatre textes dont plus d'un le renvoie à son ego. Prenons l'histoire intitulée *Tête d'affiche*:

*Un nom gisait par terre, au pied d'un panneau d'affichage. C'était fort peu enviable et des plus inconfortables. Mais personne n'en avait cure, aussi le monde poursuivait-il son bonhomme de chemin.*

*Il gisait. Non qu'il fût tombé du panneau ou, qui serait pire, qu'il eût donné dans celui-ci. Au contraire, notre nom, qui n'était jamais monté nulle part et ne pouvait par conséquent pas en être descendu, n'avait qu'une ambition: se hisser sur le panneau. Il avait remarqué fort à propos que mieux un nom est affiché, mieux son porteur s'en tire dans le monde (...).*

Plus on lit, plus ça pique. Charmante démangeaison qui vous fait rire aux éclats par moments. Sourire en tout cas. Et quand notre auteur s'attendrit – si, cela lui arrive – on est tout chamboulé. (ams)

NOTE:

HEINZELMANN, A.: *Le Sac à puces*, Saint-Imier, Canevas, 1991.



## LES ANNÉES ANGLAISES

d'Yvette Wagner-Berlincourt

Dans l'*Anthologie jurassienne* (Société jurassienne d'Emulation, 1964) apparaissait le nom d'Yvette Wagner et ce mot: «N'a rien publié». On lisait également qu'Yvette Wagner avait fait moisson d'un grand nombre de prix ou récompenses littéraires. Auteur secret? Auteur discret en tout cas, qui n'a jamais quitté sa plume, qui tient depuis longtemps une chronique dans un quotidien jurassien, sous un pseudonyme.

Voici 1988. Sort de presse *Car la servante était rousse* (Lausanne, L'Aire) recueil de nouvelles salué par la critique pour ses qualités.

Au printemps 1991, Yvette Wagner signe *Les Années anglaises*, un roman, qui se déroule dans un manoir campagnard, délabré juste ce qu'il faut, où vivent d'étranges personnages, toqués à point. Une jeune Suissesse entre à leur service. Elle ira de surprises en suspense, accusée à la fin d'un péché qu'elle n'a pas commis. Et elle fuira ce monde bizarre.

N'en disons pas plus sur l'intrigue que la narratrice conduit de manière magistrale.

Nous nous attachons à relever la belle imagination de l'auteur, son sens du récit, les rebondissements de l'histoire, l'analyse des caractères et des situations tragi-comiques. Car le roman est drôle à souhait dans une atmosphère victorienne, surannée et parfaitement rendue.

Dans ces *Années anglaises*, il faut surtout déguster le style: langue classique et superbe au ton mi-narquois, mi-sérieux, tout en finesse, en souplesse, très clair et concis.

Surtout le style, avons-nous dit. Nous nous reprenons. L'histoire est délicieuse, les sentiments qui l'animent très variés (et variables), les événements qui se succèdent sont déroutants... Alors? Eh bien! C'est du grand art quand l'écriture correspond de manière on ne peut plus adéquate à l'ambiance du moment. (ams)

NOTE:

WAGNER, Y.: *Les années anglaises*, Lausanne, L'Aire, 1991.

## LE RIRE DES PARQUES

de Claudine Houriet

Ces dernières années, le monde littéraire jurassien (et romand) s'est enrichi d'un auteur qu'on n'attendait pas. Claudine Houriet, de Trame-



lan, est connue comme artiste-peintre. En 1988, elle publie un premier roman, *Ressacs* (Moutier, La Prévôté) bientôt suivi d'un deuxième, *Saisons premières* (Lausanne, Luce Wilquin, 1989), puis d'un recueil de nouvelles, *Le rire des Parques*.

Claudine Houriet s'adonne toujours à ses deux activités créatrices de prédilection; elle a constamment en chantier des toiles et des livres, passant des unes aux autres avec un égal bonheur. Si nous signalons ici le travail de l'artiste peintre, c'est en raison du parallélisme évident qui existe entre les deux démarches. Voici des livres à l'écriture subtile, travaillée à coups de petites touches colorées, construite comme un tableau dans lequel entre largement la nature.

En littérature, Claudine Houriet aborde des thèmes que nous qualifions d'essentiellement féminins. Ses héroïnes – femmes entre deux âges, mères que la vie bouscule, amoureuses à la dérive – renouent le fil rompu du bonheur. Car il est fragile, l'état de félicité; l'auteur le dépeint infiniment vulnérable mais aussi infiniment, longuement reconstruit.

*Le rire des Parques* prend une tournure différente. Comme l'annonce le titre, on aperçoit que l'auteur prend un certain recul face aux événements: Claudine Houriet introduit une dimension nouvelle dans ses récits, la dérision. Certes, l'être humain court toujours après le bonheur, mais que celui-ci lui fasse faux bond, tant pis, il en rit. Quitte à recommencer la quête éternelle, quitte à faire la nique aux Parques! Reste que l'auteur tente de juguler le destin, de brouiller des pistes trop bien balisées. Qui gagnera à ce jeu de la vie? Nous laissons au lecteur le plaisir de la découverte. (ams)

NOTE:

HOURIET, C.: *Le rire des Parques*, Lausanne, Luce Wilquin, 1991.

## POIGNÉE D'ESCARBILLES

*de Benoîte Crevoisier*

A l'automne 1992 parut le premier livre de Benoîte Crevoisier: *Poignée d'escarbilles*. D'emblée la presse romande – qui n'accorde que peu d'attention à nos auteurs jurassiens – a réservé à cet ouvrage un accueil dithyrambique. Il s'agit d'un récit et d'une réflexion autobiographiques traités à la première personne, une prouesse dans un lieu où tout le monde se connaît et reconnaît l'institutrice du village – l'auteur.

Elle a lutté contre des malheurs, de ceux qu'on déguise généralement car ils dévoilent abruptement des pans de la vie intime. Enfance rurale et dure, mariage raté, amants insaisissables, vie professionnelle



exigeante car la maîtresse remet constamment en question son enseignement, son comportement. Voici donc un de ces rares livres-vérités pétris du souci de bien faire, d'un esprit libre, d'un allant de battante mêlés aux paysages du Haut-Plateau, à l'air vif, aux hivers sans fin, à l'écriture.

Mais cette femme «carrée, massive» ne geint pas. Elle tisse au long des pages des morceaux de souvenirs qui ressemblent à ses «torchons» – de petits tissages. Benoîte Crevoisier nous emmène allégrement sur ses chemins, passant par des détails afin de nous conduire à l'essentiel: conquête de soi et quête d'absolu très particulière:

*J'avais avec Dieu une épicerie originale, hors catéchisme, non cano-  
nique.*

Elle va, conjurant la solitude, exorcisant ses misères, d'une écriture serrée et percutante, par courts chapitres, reconstruire son monde. On lit sans répit cette *Poignée d'escarbilles* dont les petites lumières éclaireront la nuit des humiliations à la manière de l'espérance que cultive une narratrice hors du commun. (ams)

NOTE:

CREVOISIER, B.: *Poignée d'escarbilles*, Dôle et Lausanne, Canevas et l'Aire, 1992.

*Anne-Marie Steullet (Moutier), journaliste, collabore aux éditions de la Prévôté.*

*Maxime Jeanbourquin est enseignant à l'Ecole secondaire de Saignelégier.*